



A la recherche d'un temps oublié...

Histoire, Art et Archéologie
de l'Abbaye de Stavelot-Malmédy
au XIII^e siècle

Actes du Colloque

Sous la direction d'Alain Dierkens (Université libre de Bruxelles - ULB), Nicolas Schroeder (F.R.S.-FNRS, Université libre de Bruxelles - ULB), Benoît Van den Bossche (Université de Liège - ULg).

Les auteurs : Sophie Balace (Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles), Clemens M.M. Bayer (Historien et Historien de l'art), Brigitte D'Hainaut-Zveny (Université libre de Bruxelles - ULB), Alain Dierkens (Université libre de Bruxelles - ULB), David Guilardian (Université libre de Bruxelles - ULB), Dorothee Kemper (Dom-Museum Hildesheim), Jean-Louis Kupper (Université de Liège - ULg), Bernard Lambotte (SPW-DGO4 - Département du Patrimoine), Jean-Loup Lemaître (Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris - EPHE), Michel Margue (Université du Luxembourg - Uni.Lu), Emmanuelle Mercier (Institut Royal du Patrimoine Artistique - I.R.P.A.), Mathieu Piavaux (Université de Namur - UNamur), Philippe Racinet (Université de Picardie Jules-Verne - UPJV), Nicolas Schroeder (F.R.S.-FNRS, Université libre de Bruxelles - ULB), Tjamke Snijders (Universiteit Gent - UGent) et Benoît Van den Bossche (Université de Liège - ULg).

A la recherche d'un temps oublié...

Histoire, Art et Archéologie
de l'Abbaye de Stavelot-Malmedy au XIII^e siècle

Actes du colloque

« À la recherche d'un temps oublié... Histoire, Art et Archéologie de l'Abbaye de Stavelot-Malmedy au XIII^e siècle »
(10 et 11 mai 2012)

Sous la direction d'Alain Dierkens, Nicolas Schroeder et Benoît Van den Bossche

ULB : SociAMM – Histoire, Arts, Cultures des Sociétés Anciennes, Médiévales et Modernes

ULg : « Transitions » – Département de Recherches sur le Moyen Âge tardif et la première Modernité

Une organisation : Espaces Tourisme & Culture asbl (ETC) : l'association gestionnaire de l'Abbaye de Stavelot et de son site



Stavelot 2014



A la recherche d'un temps oublié

Histoire, Art et Architecture

de l'Université de Sherbrooke



L'abbaye de Stavelot au XIII^e siècle : décadence ou « croissance sans brillance » ? Un bilan provisoire¹

■ ■ ■
Alain Dierkens

Nicolas Schroeder l'a rappelé dans son propos introductif : dans l'historiographie traditionnelle, l'abbaye de Stavelot – comme bien d'autres communautés monastiques – est présentée comme ayant connu une période d'étiage spirituel, économique et politique aux XIII^e et XIV^e siècles. Après les abbatiats splendides de Poppon († 1048) et de Wibald († 1158), après l'abbatiate en demi-teinte d'Erlebold († 1193) qui aurait poursuivi sans génie le brillant modèle de son frère², l'histoire de Stavelot aurait été grise, sans charme et, pour le dire plus crûment, sans beaucoup d'intérêt. La méconnaissance et la sous-utilisation du tome II – couvrant les XIII^e et XIV^e siècles – de l'édition, par Joseph Halkin et le chanoine Charles-Gustave Roland, des chartes de Stavelot-Malmedy (1930) sont des indices éloquents de cette désaffection.

L'étonnement des historiens et des historiens d'art était alors immense devant la décision, prise par la communauté de Stavelot au milieu du XIII^e siècle – un siècle à peine après l'achèvement du prestigieux retable attribué à Godefroid de Huy ! –, de faire réaliser une nouvelle châsse pour abriter les restes de son saint fondateur. Choisie en 2010 pour figurer sur la première liste des biens classés du patrimoine mobilier de la Fédération Wallonie-Bruxelles, cette exceptionnelle pièce d'orfèvrerie d'or et d'argent est, en effet, la plus grande des châsses « mosanes » conservées ; sa longueur dépasse les deux mètres, pour une hauteur de près d'un mètre... Comment ne pas être intrigué par l'attitude d'une communauté religieuse qui se serait contentée de vivoter dans les anciens bâtiments des XI^e et XII^e siècles, mais qui aurait trouvé l'envie et les ressources de financer un coûteux objet d'art particulièrement impressionnant ?

Si l'on en croit d'excellents spécialistes de l'histoire religieuse médiévale, Stavelot n'aurait pas été la seule abbaye bénédictine traditionnelle, éclatante du temps de ses fondateurs et de quelques grands abbés qualifiés de « réformateurs », qui aurait mal supporté la concurrence avec les ordres nouveaux

(surtout avec le monachisme cistercien) et qui, incapable de réagir de façon adéquate aux nouveaux mécanismes économiques, serait entrée en léthargie, voire en décadence aux XIII^e et XIV^e siècles. Une fois de plus, morosité spirituelle et faiblesse économique seraient allées de pair. Tel est le modèle, extrêmement marquant dans l'historiographie, qui aurait, par exemple, caractérisé la prestigieuse abbaye de Lobbes sur la Sambre ou, plus spectaculairement encore, l'abbaye de Cluny et son vaste réseau de prieurés.

Mettre ce schéma à l'épreuve des sources écrites, des objets d'art, des résultats des fouilles récentes et des études de manuscrits, tel était le but des organisateurs de ces deux journées d'études. Les communications et les discussions ont été à la hauteur des attentes ...

Les premiers exposés ont logiquement été consacrés à mieux comprendre, d'un point de vue historique, pourquoi ce « temps oublié » qu'Alexis Wilkin a joliment qualifié de « croissance sans brillance » n'a guère suscité l'intérêt positif des historiens. Une des raisons avancées est la survalorisation, très largement partagée depuis le XIX^e siècle, du « progrès », des nouveautés et de l'originalité. Or cette option idéologique s'accommode mal de moments caractérisés par ce qu'on pourrait comparer à une « prise de bénéfices » consécutive à une effervescence spectaculaire. Mathieu Piavaux a dressé un constat similaire en montrant comment, en architecture, on avait accordé peu d'intérêt à la conservation, voire à la sublimation de formes anciennes – ottoniennes ou romanes – dans des bâtiments gothiques qui, eux, ont mobilisé l'attention des chercheurs. Or le maintien des massifs occidentaux de tradition carolingienne dans une architecture au goût du jour ne relève pas de la seule inertie ou d'un banal souhait de réduire les frais de construction, mais aussi d'une intention délibérée de mise en valeur d'un passé exalté. Le phénomène a bénéficié de quantité d'études récentes en ce qui concerne les remplois en sculpture ou en orfèvrerie notamment (camées et intailles

antiques enchâssés sur de luxueux objets altomédiévaux et romans ; réutilisation de sarcophages romains pour inhumer de puissants princes et évêques ; insertion délibérée, à des endroits stratégiques d'un bâtiment, de sculptures plus anciennes ; etc.), mais n'a pas encore donné lieu, pour les volumes et les espaces architecturaux, à une recherche de l'ampleur de celle qu'a présentée Mathieu Piavaux³.

Au peu d'intérêt général marqué pour les solutions conservatrices, correspond une réelle attirance pour les situations paroxystiques, les moments de crise aiguë, voire pour les catastrophes. De surcroît, le contexte religieux dans lequel ont travaillé bien des historiens des XIX^e et XX^e siècles intéressés par l'histoire des abbayes (que l'on pense à Joseph Warichez, à François Baix ou au Père Édouard de Moreau) entraîne tout naturellement une tendance à privilégier les grands hommes d'Église, les saints reconnus ou *in spe*, les « réformateurs », les fondateurs et les missionnaires, au détriment des honnêtes gestionnaires ou des hommes à la piété ordinaire. De ce point de vue, les considérations de Steven Vanderputten sur les « réformes » monastiques présentées lors d'un précédent colloque stavelotain avaient aidé à relativiser l'enthousiasme de quelques-uns de nos savants prédécesseurs⁴. Quant à Philippe Racinet, il a montré comment, à Cluny – pourtant si volontiers considérée comme la grande perdante face au dynamisme irrésistible de Cîteaux et de ses austères « moines défricheurs », changements économiques et adaptations aux circonstances politiques n'étaient pas nécessairement synonymes de décadence ; la vénérable abbaye continue à disposer d'un imposant temporel et conserve un rôle réel dans la vie sociale. Ce souci de bonne gestion économique et d'adaptation aux « exigences du marché » a guidé une partie de l'exposé liminaire de Nicolas Schroeder. Il n'en reste pas moins que les effectifs monastiques ont fortement baissé au XIII^e siècle, à Lobbes comme à Stavelot. Sans qu'il ait été possible de procéder à une étude sérieuse du recrutement à Stavelot et à Malmedy, on décèle une diminution notable du nombre de religieux profès. Sous Wibald, dans le second quart du XII^e siècle, une cinquantaine de moines à Stavelot (et un peu moins à Malmedy ?) ont fait place, un siècle plus tard, à une vingtaine de moines, qu'il n'était pas aisé d'entretenir ...

Fort logiquement, et comme l'ont montré les exposés de David Guillardian, Jean-Louis Kupper et Michel Margue, les aléas de la « grande » politique marquent durablement l'évolution du monastère de Stavelot au XIII^e siècle. Celui-ci est, en

effet, au cœur des conflits entre pape et empereur : l'abbaye, traditionnellement favorable à l'empereur (deux des grands abbés de Stavelot de la première moitié du XIII^e siècle, Gérard de Vianden et Frédéric de Stein, ne viennent-ils pas de Prüm ?), passe progressivement dans le camp pontifical ; les abbatiats assumés par deux évêques de Liège, les francophiles Henri de Gueldre et Jean d'Enghien (1248-1278), s'expliquent dans ce contexte. Par ailleurs, c'est en tant que duc de Lotharingie soucieux d'affirmer ses pouvoirs que le duc de Brabant Henri I^{er} intervient, en 1212, dans la région, convoitée tant par les princes-évêques de Liège que par les ducs de Luxembourg, avoués de Stavelot. L'avouerie joue un rôle considérable dans la constitution des principautés territoriales ; la comparaison entre les trois abbayes impériales des Ardennes (Prüm, Stavelot-Malmedy et Echternach) est éloquent et permet de souligner l'originalité de la politique monastique d'Henri V de Luxembourg. Les conflits autour de la forteresse de Logne, charnière entre principauté de Liège et possessions des ducs de Luxembourg, permettent de jauger avec finesse l'évolution des pouvoirs et des zones d'influence respectives.

Un deuxième ensemble de contributions au colloque offrait un « arrêt sur image » sur la vie de Stavelot vers 1250. On l'a vu, à la suite de Mathieu Piavaux, le maintien des bâtiments conventuels et de l'église tels qu'ils existaient depuis le XI^e ou le XII^e siècle procède, ici, non d'une crise économique qui aurait empêché tout investissement, assez peu d'une valorisation symbolique du passé, mais essentiellement d'une politique de bonne gestion et de résistance à la nouveauté. Ce qui caractérise souvent des institutions anciennes, sûres d'elles-mêmes et qui se portent bien. À Stavelot, on conserve donc les mêmes bâtiments, mais on procède logiquement à une série d'aménagements ponctuels, par exemple dans les modalités de présentation des reliques de Remacle ou dans l'architecture de la grande crypte extérieure. On garde le même Trésor et on répare, de façon plus ou moins habile, le précieux reliquaire du chef du pape Alexandre, malencontreusement tombé à terre et bosselé. On crée de nouveaux réseaux de confraternités et de prières (par exemple, avec l'abbaye de Saint-Hubert en 1211 et avec le chapitre cathédral de Trèves en 1218), mais on ne néglige pas la confraternité « historique » avec Solignac, dont Remacle avait été abbé⁵ : c'est l'occasion d'échanger de lettres et des prières, mais aussi – et surtout ? – de faire don de reliques (en 1263, des fragments du bâton pastoral, de la chasuble et des sandales de Remacle ; en 1268, une partie du bras du saint abbé). On conserve la même prestigieuse bibliothèque, dont

un catalogue de 1105 précisait le contenu⁶. Mais on n'hésite pas à l'enrichir (sept manuscrits identifiés pour le XIII^e siècle, seuls rescapés, peut-être, d'une trentaine d'autres), parfois dans une direction conventionnelle (celle de la pieuse érudition monastique, comme les Dialogues de Grégoire le Grand ou les Conférences et les Institutions de Jean Cassien, ainsi que celle de l'édification, comme une collection de Sermons de Pierre de Poitiers et de Maurice de Sully), mais aussi dans des voies plus audacieuses (les poèmes, éventuellement grivois, de l'Archipoète) et même dans une orientation spirituelle qui tranche radicalement avec les options impérialistes antérieures (mentions précoces liés au culte de Thomas Beckett). Et saint François d'Assise ne fait-il pas une surprenante apparition dans des litanies ajoutées à un grand Missel en deux volumes (Londres, British Library, add. 18031-18032) ?

Le troisième volet des exposés présentés au colloque de 2012 était relatif à la châsse de saint Remacle, aujourd'hui muséologisée et présentée sous vitrine dans le chœur de l'église Saint-Sébastien de Stavelot. Mais qu'en était-il vers 1250 ? L'ancienne châsse, placée au centre du « retable » probablement dû à Godefroid de Huy ou à son entourage direct, ne montrait au moins comme au pèlerin qu'un de ses deux pignons, à telle enseigne que les hypothèses ont fleuri sur les représentations présentes sur les longs côtés ou sur l'autre pignon. Celui-ci devait être visible de la « crypte extérieure », puisque les fouilles ont permis d'imaginer un dispositif sophistiqué en vertu duquel une niche destinée à accueillir la châsse était ouverte d'une part sur le déambulatoire du chœur, d'autre part sur le côté occidental de la crypte. Comme on a pu le reconstituer pour la châsse de saint Feuillien à Fosses aux environs de 1100⁷, il devait y avoir moyen de passer sous la châsse du côté crypte. Cette présentation ne recueillait peut-être plus les suffrages des visiteurs au XIII^e siècle. Tout en maintenant intégralement *in situ* l'ancien dispositif du retable englobant la châsse de Remacle (car, dans le cas contraire, comment aurait-on pu le dessiner avec tant de détails en 1666 ?) pour des raisons pieuses (la châsse est réaffectée au culte de saint Babolène) et/ou pour des raisons pragmatiques (la liste de propriétés relevant des menses conventuelles de Stavelot et de Malmedy n'avait-elle pas été gravée sur le retable lui-même ?)⁸, a-t-elle été complétée par une châsse somptueuse et plus mobile ? L'abbatiate de Frédéric de Stein (1222-1245) apparaît ici comme un possible déclencheur : la promotion de Remacle comme saint aurait été renforcée alors par la rédaction du fameux *Liber sancti Remacii* (Archives de l'État à Liège, abbaye de Stavelot-

Malmedy, 316 et Principauté de Stavelot, 841), qui se présente tant comme l'affirmation du pouvoir de Stavelot face à Malmedy que comme un instrument de gestion, conservatoire des possessions stavelotaines, et comme un parallèle artistique au polyptyque de Prüm recopié et commenté sous l'abbé Césaire en 1222⁹... C'est, en tout cas, de la deuxième moitié du XII^e ou du début du XIII^e siècle qu'est habituellement daté un des rares insignes de pèlerinage certainement stavelotain, retrouvé en 1981 lors des fouilles du Cercle Archéologique Hesbaye-Condruz dans l'ancien parc Struvay à Huy¹⁰.

Les discussions sur la date de réalisation de la nouvelle châsse sont loin d'être closes. La lettre envoyée en 1263 par la communauté de Stavelot à celle de Solignac est sans ambiguïté : la châsse est quasiment terminée alors. Mais faut-il en estimer l'achèvement en semaines ou en mois comme le pense Clemens Bayer, qui interprète littéralement les mots utilisés dans la lettre, ou en années comme le pensent habituellement les historiens (et les historiens d'art) de Stavelot qui placent le *terminus ante quem* en 1268 ? Dit autrement, les reliques non-corporelles envoyées en 1263 étaient-elles destinées à calmer l'impatience des moines de Solignac, désireux d'acquiescer rapidement des reliques de leur premier abbé, en attendant de profiter du transfert (en 1268 ?) du *corpus Remacii* de l'ancienne châsse dans la nouvelle pour que l'un ou l'autre ossement puisse être prélevé ? Ou les reliques envoyées en 1263 se suffisaient-elles à elles-mêmes et les reliques additionnelles de 1268 sont-elles des dons non sollicités ? De la réponse à la question découle un des termini de la « fourchette » chronologique. L'autre n'est pas plus aisé à établir : la châsse est-elle l'œuvre d'un maître et d'un atelier réduit qui s'est consacré à ce travail pendant des décennies, ou est-ce un travail d'équipe particulièrement efficace ? Peut-on penser à un début vers 1230-1240, dans un contexte stylistique marqué par l'achèvement de la châsse de Notre-Dame à Aix (1238) ? Ou faut-il envisager une réalisation plus rapide commencée vers 1250 ? Ou même (ce qui me semble hautement improbable) une réalisation-éclair en 1263-1268 ? Du point de vue de l'adoption de formes « gothiques », l'artiste est-il un novateur ou un suiveur ? Mais il s'agit de s'entendre sur des mots commodes et des fonctions comme « maître » ou « atelier » ... Quoi qu'il en soit, la présence sur la châsse de Remacle représenté en évêque¹¹ aux côtés de l'évêque Lambert suggère une touche « liégeoise », que l'on verrait bien vers 1250... Une fois terminée, la châsse devait être présentée dans un endroit idoine et sur un présentoir spécialement conçu (ou aménagé) pour elle derrière le maître-autel¹².

Le colloque de Stavelot a assurément bénéficié de cadre agréable de l'abbaye et des conditions optimales pour mener à bonnes fins des discussions parfois ardues ; le rôle des présidents de séance (Alexis Wilkin et le très regretté Albert Lemeunier) a été capital. Comme dans les meilleurs des colloques, il a été possible de croiser des informations d'origines diverses et de découvrir, çà et là, des documents peu ou mal connus (comme la chartre du duc Henri I^{er} de Brabant en 1212), de prendre connaissance d'entreprises prometteuses (le *Corpus scriinorum*, présenté par Dorothee Kemper et qui rassemblerait toutes les grandes châsses de l'Occident médiéval), de discuter de rapprochements stylistiques devant la châsse de saint Remacle ou de présenter *in situ*, à l'emplacement des fouilles archéologiques elles-mêmes, des interprétations audacieuses. D'importants points de méthode et de critique historique ont pu être soulevés. Je mentionnerais surtout le plaidoyer exemplaire de Jean-Louis Kupper en faveur de l'utilisation, évidemment prudente, de sources modernes pour analyser quelques points d'histoire du XIII^e siècle ; il s'agit, en l'occurrence, de la *Summa diversarum totius abbatiae rerum capita complectens* compilée par le prieur de Malmedy François Laurent dans le second quart du XVII^e siècle.

Comme tout bon colloque aussi, celui-ci a permis de pointer de réelles lacunes des connaissances et donc de suggérer le sujet de prochaines et fructueuses réunions scientifiques : l'interprétation de tel élément atypique des fouilles archéologiques, la gestion et les aménagements du superbe site de Logne, les rapports de Stavelot-Malmedy avec l'abbaye voisine de Prüm, les relations difficiles, voire tumultueuses, entre les communautés de Stavelot et de Malmedy. On peut compter sur le dynamisme de Virgile Gauthier et de son équipe pour organiser prochainement de nouvelles occasions de faire progresser nos connaissances sur l'abbaye de Stavelot ...

Notes

¹ Les Conclusions présentées à Stavelot le 11 mai 2012 commençaient tout naturellement par un rappel de la mémoire de Jacques Stiennon, décédé une semaine plus tôt (le 5 mai). J'ai emprunté l'expression « croissance sans brillance » à Alexis Wilkin, qui présidait la partie historique du colloque.

² Ph. GEORGE, *Erlebold († 1193), gardien des reliques de Stavelot-Malmedy*, dans : *Le Moyen Âge*, t. 90, 1984, p. 375-382 ; A. LEMEUNIER, *Wibald, Erlebold et le patrimoine artistique de l'abbaye de Stavelot*, dans : A. LEMEUNIER (dir.), *D'or et de parchemin. Wibald de Stavelot, abbé d'Empire († 1158)*, Stavelot, 2009, p. 15-24.

³ En dernier lieu, M. PIAVAUX, *La collégiale Sainte-Croix à Liège : formes et modèles dans l'architecture religieuse du Saint-Empire (XIII^e-XV^e siècle)*. Namur, 2013.

⁴ St. VANDERPUTTEN, *Kloosterwezen en maatschappij in de twaalde-eeuwse Zuidelijke Nederlanden : enkele comparatieve beschouwingen over de uitdagingen van Wibalds generatie*, dans : A. LEMEUNIER et N. SCHROEDER (dir.), *D'or et de parchemin. Wibald en questions. Un grand abbé lotharingien du XII^e siècle. Actes du colloque*, Stavelot, 2010, p. 43-49. En dernier lieu, et dans le même sens, St. VANDERPUTTEN, *Reform, Conflict, and the Shaping of Corporate Identities. Collected Studies of Benedictine Monasticism, 1050-1150*. Zurich, 2013 ; *Idem*, *Monastic Reform as Process. Realities and Representations in Medieval Flanders, 900-1100*, Ithaca, 2013.

⁵ Sur ce point, Jean-Loup Lemaître renvoie très logiquement à Ph. GEORGE, *Les confraternités de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, dans : *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, t. 161, 1995, p. 105-169.

⁶ Nouvelle édition par A. DEROLEZ, B. VICTOR et L. REYNHOUT, *Corpus catalogorum Belgii. The Medieval Booklists of the Southern Low Countries*, t. 2 : *Provinces of Luxembourg, Liège and Namur*, Bruxelles, 1994, p. 169-174.

⁷ Par exemple L.-F. GENICOT, *Les églises mosanes du XI^e siècle*, t. 1 : *Architecture et société*, Louvain, 1971, p. 130-134 et 162. Bibliographie complémentaire dans A. DIERKENS, *Abbayes et chapitres entre Sambre et Meuse (VII^e-XI^e siècles). Contribution à l'histoire religieuse des campagnes du Haut Moyen Âge*. Sigmaringen, 1985, p. 88-90.

⁸ N. SCHROEDER, *Remarques d'historien sur le retable de saint Remacle*, dans : A. LEMEUNIER et N. SCHROEDER (dir.), *D'or et de parchemin. Wibald en questions op. cit.*, p. 73-78.

⁹ Y. MORIMOTO, « Le commentaire de Césaire (1222) sur le polyptyque de Prüm (893) », dans : *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. 68, 1990, p. 261-290.

¹⁰ J. DOCQUIER, A. LEMEUNIER et A. WANKENNE, *Découverte d'un insigne de pèlerinage en l'honneur de saint Remacle*, dans : *Bulletin du Cercle Archéologique Hesbaye-Condruz*, t. 18, 1983-1984, p. 241-255 ; cf. aussi A. FURNEMONT et A. LEMEUNIER, *Le Musée communal et le Trésor de la collégiale de Huy*, Bruxelles, 1992, p. 67.

¹¹ Remacle a-t-il été réellement évêque diocésain ? Une réponse négative semblait s'imposer jusqu'à l'article récent de C. BAYER, *Remaclus*, dans *Reallexikon zur germanischen Altertumskunde*, 2^e éd., t. 24, Berlin-New York, 2003, p. 484-504, surtout p. 495-496. J'ai été convaincu par ses arguments : cf. A. DIERKENS, *Notes biographiques sur saint Amand, abbé d'Elnone et éphémère évêque de Maestricht († peu après 676)*, dans : Edina BOZOKY (dir.), *Saints d'Aquitaine. Missionnaires et pèlerins du Haut Moyen Âge*, Rennes, 2010, p. 63-80.

¹² Cl. PASCAUD, *L'abbaye de Stavelot*, vol. 1 : *Histoire et représentations des édifices*, Namur, 2013, p. 37-38.

Ouvrage édité par l'Abbaye de Stavelot

Coordination : Philippe Minke pour Espaces Tourisme & Culture Asbl
Illustration de couverture : Impact diffusion
Mise en page et impression : Imprimerie Schmitz, Stavelot

Le contenu des contributions de ce catalogue n'engage que leurs auteurs

*
* *

Collection Abbaye de Stavelot

Apollinaire & Cie (en coédition avec les Editions Luc Pire)
Les Moines à Stavelot-Malmedy du VII^e au XXI^e siècle
Wibald de Stavelot, abbé d'Empire (†1158). D'or et de parchemin
Actes du colloque « Wibald en questions. Un grand abbé lotharingien du XII^e siècle. D'or et de parchemin »
Actes du colloque « À la recherche d'un temps oublié... Histoire, Art et Archéologie de l'Abbaye de Stavelot-Malmedy au XIII^e siècle »

La collection Abbaye de Stavelot diffuse le projet culturel mené à l'Abbaye au-delà des limites de son propre espace. Le livre prolonge idéalement les retrouvailles entre le touriste et le lecteur.

L'Abbaye de Stavelot compte trois musées :

- Un musée consacré à l'histoire de la Principauté de Stavelot-Malmedy ;
- Un musée dédié au poète Guillaume Apollinaire ;
- Un musée voué à la passion de la course et au circuit – tout proche – de Spa-Francorchamps.

Tous trois sont des terrains fertiles à des ouvrages aussi intéressants que passionnants. Les expositions temporaires et événements sont autant d'occasions de publications.

*La Culture ouvre au monde,
l'ouverture au monde garantit la Démocratie*

À la recherche d'un temps oublié. Actes du colloque : Stavelot, 10-11 mai 2012

Le XIII^e siècle est généralement perçu comme une période de décadence des monastères bénédictins fondés au haut Moyen Âge. De ce fait, ce siècle est souvent traité par la littérature historique avec désintérêt ou en quelques formules et clichés qui dressent un tableau noir du quotidien des moines, de leur vie spirituelle et artistique, ainsi que de l'organisation institutionnelle et économique de leur monastère. Le cas de l'abbaye de Stavelot-Malmedy n'échappe pas à ce schéma. Seule la production artistique a connu - avec la châsse de Saint-Remacle - une attention soutenue des historiens de l'art.

Dans les autres domaines, sans jamais avoir été soumis à, un véritable examen, le XIII^e siècle passe pour le début d'une longue période noire qu'aurait traversée l'abbaye ardennaise au bas Moyen Âge.

Ce colloque international organisé à l'Abbaye de Stavelot, lieu de réflexion scientifique, tente d'apporter un nouvel éclairage sur ce « temps oublié » qu'est le XIII^e siècle.